



Guenon

23 Mars

Je suis parti en « *Jock Column* », c'est une espère ce grosse patrouille ; peu de gens et beaucoup d'armes. On va de l'avant à travers le désert. On ne sait pas ce qu'on fera.

Peut-être rien, peut-être quelques coups de main fructueux, peut-être une vraie bataille.



Après une soixantaine de miles dans la nature, nous nous arrêtons derrière un léger repli de terrain qui est une véritable aubaine dans ce désert, plus plat que jamais. Ma sanitaire est bien camouflée et j'y ai déployé mes armes médicales : pansements, seringues, drogues ...malades et blessés peuvent venir.

Mon trou pour cette nuit est fait : 0,50m sur 1,80 à 40 cm. De profondeur dans une argile sableuse blanche comme de la craie. Dans le fond, quelques couvertures. Par-dessus, une toile de tente. On entre en rampant. Cela a une odeur de tombe fraîche. Il suffirait de rabattre la terre, quelques cailloux de planter une croix dessus pour que cela fasse une sépulture convenable. Ce n'est pas que je redoute spécialement cela mais je le dis parce que l'idée m'en vient. J'en profite pour noter encore que j'ai, très sincèrement, un mépris total de la mort. Je pense à elle assez souvent (elle-même se charge bien de se rappeler à notre souvenir) mais elle me semble si naturelle....A vrai dire, il doit y avoir là beaucoup d'égoïsme : la mort, n'est-ce pas, c'est une chose qui arrive aux autres...

24 Mars

Très bonne nuit dans mon trou. J'avais chaud. La terre m'enveloppait. Elle était autour de moi comme une présence, maternelle. Au dehors, un vent violent soufflait et je me pelotonnais dans les couvertures, enrobé de bien-être.

Réveil à six heures. Etat d'alerte. Il faut tout préparer comme pour partir. Joseph réussit néanmoins un jus acceptable.

Huit heures : fin d'alerte. On déballe...il fait un vent à écorner les cocus, un « *vent à démâter le second* » « comme diraient les marins.

Dis heures. Véhicules ennemis à l'horizon. Ennemis, a priori. Branlebas de combat...Et fausse alerte. Je demande : « *Qu'est-ce que c'était ?* Et on me répond « *Trois cons d'anglais !* »

20 h 30 La journée se termine sans incident notable en dehors de quelques attaques sans résultats des avions de chasse ennemis. Le vent est devenu faible et tiède. La soirée est infiniment douce. Bien installé dans mon ambulance, je fais tourner mon phono en sourdine (il ne me quitte pas !) avant d'aller dormir. Dernier whisky, dernière pipe. Illusions de confort : en somme, on commence à savoir voyager. Sixième nocturne de Fauré ...Si toute la nuit pouvait voir se continuer les rêves merveilleux que fait naître en soi cette musique !

25 Mars

Bonne nuit bien que l'état d'alerte ait été proclamé vers 23 heures. Quand on m'a dit ça j'ai grogné « Bon, bon, merci ».

Et je me suis rendormi.



Mon **Joseph** m'a réveillé brutalement à l'aube en me mettant un fusil-mitrailleur sous le nez qu'il avait fauché à un copain endormi : histoire de le faire poisser. Quelle vache ce Joseph !

Pas de rêves hormis ceux que j'ai bâtis tout éveillé avant de m'endormir. Très vite ils aboutissaient à la Femme (Cela devient une manie : de la gynomanie...et c'est peut-être aussi grave que de la morphinomanie ou de la cocaïnomanie...). La Femme !!! ...Hier soir encore je me livrais à elle dans un ersatz d'étreinte et je m'endormais tout plein d'illusions.

27 Mars

Journées calmes. Hier soir, j'ai fait un bridge au P.C De **Faure**. Tandis que l'horizon s'illuminait de fusées et que nous étions à chaque instant dérangés par les sentinelles « *pour voir ce que c'est* »... (comme si on savait : invariablement, **Faure** répond *tu nous emmerdes, c'est des Anglais !*) nous bridgions accroupis sous une toile de tente accrochée à un char. Il faut vraiment aimer le bridge ! Malgré le manque de confort, malgré l'éclairage minable, ces cartes sur un simili-tapis jetaient une note très hors-guerre de civilisation et de paix ; Comme tout est donc relatif... !



Au P.C. du B.M. 2, à Bir Hakeim, le commandant Amiel et le capitaine Faure pendant une attaque de chars. (Ph. E.C.P.A.)

Ce matin, nous changeons de position. Un bond de plus vers l'ouest. J'allais dire : vers l'avant, mais sait-on jamais où est l'avant dans ce pays où le jeu consiste à arriver par derrière pour encercler l'ennemi ? Pas d'autre incident que celui d'un Messerschmitt 110 qui crut devoir nous accompagner un peu. Il amorça même un piqué dans la direction de mes sanitaires, puis, comme je commençais à être inquiet, il vira très élégamment sur l'aile et s'en fut ailleurs. Sans doute dédaignait-il un proie si minime : ça ne m'a pas vexé.

1^{er} Avril

Retour à Bir Hacheim. On dit que nous allons être relevés pour aller sur la côte. Tant mieux : je ne regretterai pas ce coin-là.



3 Avril

La relève est annulée sinon retardée. Il semble que des évènements se préparent. Je repars en Jock Column.

5 Avril

Dimanche de Pâques du côté de Tangerer. (Ce nom a un petit air espagnol qui me plaît). Chaleur, sécheresse, mouches, soif, avions qui bombent et qui mitraillent. Camions qui brûlent...Morts, blessés, Pâques 1942...

Pâques 1941 me virent dans l'Océan Indien...Pâques 1938 m'avaient vu dans l'Atlantique du côté de Madère... Pâques 1940 et 41 au Congo... Où me verront Pâques 43 ? En France ? Pourquoi pas ?

J'ai tout de même réussi à donner à ce jour de Pâques un petit air si particulier qui était presque un jour de fête. J'ai passé l'après-midi, qui fut chaude et calme, buste et jambes nues au soleil, fumant pipes sur pipes et m'imaginant que je rôtais sur une page de France... avec cette chance d'avoir assez de whisky pour orienter mes facultés imaginatives sur des azimuts optimistes. Les avions nous laissèrent en paix jusqu'au soir. Le temps ne fut ni long ni court. Il fut le temps normal d'une honnête après-midi de farniente. Le whisky aidant, je fis sur ma plage, la connaissance d'une belle fille brune qui s'appela Lucienne puis Edmée, qui avait une poitrine remarquable et des bras extraordinairement frais. Très vite elle m'adora, je l'adorai, et nous eûmes de saines amours dans un appartement confortable. J'aimais beaucoup mon complet gris, sa robe blanche, et notre roadster V 8 qui était grenat... En somme, excellente après-midi.

Après notre repas du soir qui se termina tard dans la nuit tiède, je revins à mon ambulance pour y faire de la musique en compagnie de **MAYOLLE** et d'un officier anglais, **MORRISSON-BELL**, d'une compagnie d'automitrailleuses qui travaille avec nous. MORRISSON-BELL est mince, blond, timide et rose. Un vrai giron. D'une voix douce et avec des gestes câlins de fille, il parle un français très correct appris à Montparnasse dans un « *sleeping dictionary* ». Il a fréquenté la salle Pleyel et se montre devant le phono, auditeur compétent et agréable, BELL est le type de l'officier anglais « bien » : très gentleman et pas militaire pour deux sous, il me rappelle l'héritier MURDOVJ du « Fantôme à vendre » et je le verrais bien en gentilhomme médiéval perdant son béret à plumes sur un coup d'obusier.

Vingt sur vingt à la Cour... zéro dans ce Royal Dragon en service au désert. Il a d'ailleurs la guerre en très sainte horreur et parle avec dégoût de « *ce monde d'assassinat* ». Comme nous parlons médecine et maladie, la chambre tiède, la nurse ravissante, les tisanes, les parents anxieusement penchés sur le lit blanc... « *...Et puis non, être blessé ... le sang, c'est une chose tellement horrible !* »

Mes meilleurs disques tournent. Nous parlons de Chopin. Comme je mets sur le plateau certain Nocturne que me jouait souvent Catou, je dis :



- *Le morceau que savaient jouer les filles que nous aimions... »*
- *- Oh, fait **BELL**, autrefois peut-être...*
- *- Il y en a encore...*
- *- En vérité, j'en connais quatre : mes trois sœurs et ma mère.*
- *- Autre ! Mais c'est formidable !... Après la guerre, j'irai chez vous, pour...chopiniser.*
- *- Oh, avec grand plaisir.*

MORRISON-BELL est ému jusqu'aux larmes. Est-ce la musique, la guerre, Pâques... ou le whisky ?

Passé minuit, nous nous séparons. Il me dit encore :

- *Merci...merci mille fois : vous m'avez remis en contact avec la civilisation...Hors de ce monde d'assassinat (il y tient)...J'avais oublié que cela existe encore... Merci*
- *Pauvre type...En voilà un pour qui la guerre est pénible !*
- *Je vais me coucher dans un trou naturel à la belle étoile. Avant de m'endormir, je fixe longuement l'immense voûte constellée. La lune va bientôt se lever et déjà le ciel s'emplit de la rumeur indécise des avions lointains. Des fusées parachute se balancent mollement puis disparaissent derrière une crête. Une bombe éclairante vient jeter une lueur indiscreète : je tire ma couverture sur mes yeux et je m'endors.*

5 Avril

Journée d'alerte et d'émotions. Plus de deux cents chars ennemis tentent de nous encercler. Comme nous ne sommes pas de force, le repli sur Bir Hacheim est décidé pour cette nuit... si rien n'arrive » » auparavant.

7 Avril

Retour à Bir Hacheim la nuit dernière. Plus de 14 heures de volant ou de marchepied dont six ou sept absolument noire, sans la moindre lumière, sur un terrain dangereusement varié ? Fatigues...

13 Avril

Reçu un lettre de Le Roux. Ce pauvre « Petit Loup » est tubar : il est dans un sana de Johannesburg. La lettre m'apporte quelques nouvelles de l'Oubangui. Entre autres nouvelles que cette bonne Elisabeth (Lisbé...) gente demoiselle d'ébène qui fit la joie de mes soirées de célibataire quand j'avais des invités (c'était un extra) et qui était renommée pour l'étroitesse de ses voies, que cette bonne Lisbé, donc, avait été reçue à la Mission Catholique de M'Baiki où les Sœurs avaient décidé de son élargissement...spirituel. Il Parait qu'elle y fabrique des hosties à longueur de journée afin de gagner le ciel.



Lorsque tes Sœurs voilant tes seins

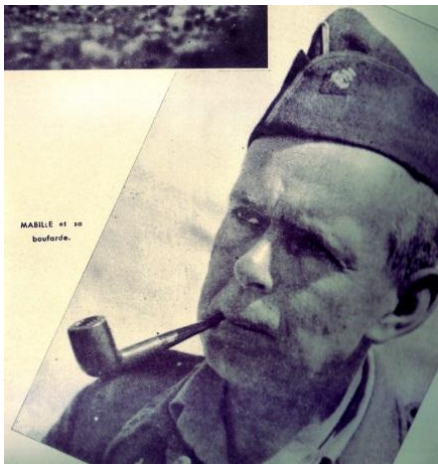
T'auront arrachée des orties

Pour la confection des hosties...

Alors je veux bien être Saint !

17 Avril

Toujours Bir Hacheim et les mêmes « birachémiades ». Longues journées vides. Quand se décidera-t-on à se battre dans ce coin-là ? Je partage mes soirées entre les cartes et la musique. Nous avons cette chance que nous manquons rarement de whisky ou de gin. Avec **TRAMON** et **MABILLE**, si nous avons le phono et une bouteille, nous passons des soirées admirables qui durent jusqu'aux petites heures.



Le Pasteur Mabile et Tramon

Vents de sable chaud...c'est bien désagréable.

Cette campagne me laissera l'impression d'un temps de prison.

Temps de prison avec ce raffinement de cruauté qu'on n'a pas dit au prisonnier pour combien de mois ou d'années il en avait à tirer.

Vents de sable chaud... On rêve de fraîcheur, de jardins verdoyants, de sources claires, de douches, de boissons glacées...ô la buée sur un grand verre ! ôh une paille ! ...

Le physique baisse progressivement mais le moral est inébranlable. On fait son boulot quoi... et, plus tard, l'ayant fait et bien fait, on n'en goûtera que mieux le retour au calme, au confort, au bonheur. La calme et confortable vie bourgeoise, le pot-au-feu, les pantoufles, l'épouse ou l'amie qui en tient lieu, cela aussi pourtant est uniforme et nous pousse à regarder en dedans de nous-mêmes, et nous



apprend à nous connaître. Une vie sans cesse agitée, des changements perpétuels de climats, de lieux, de coutumes, de maîtresses, nous forcent à ne voir que le monde extérieur qui nous accapare par sa diversité de sensations renouvelées. Tout au contraire, quelques semaines dans les mêmes murs, dans l'amour d'une seule femme, dans un décor unique et bien connu, sont capables de nous apporter sur nous-mêmes des révélations surprenantes. Ecrivant cela, je pense encore une fois à Alep, où en quelques mois, j'en ai appris davantage sur mon propre compte qu'en des années de voyage et de guerre.

15 Mai

Fatigué, je suis resté seul de mon petit groupe à Bir Hacheim tandis que les autres sont en colonnes. J'en profite pour regrouper toutes les notes que j'ai écrites depuis plus d'un an : la valeur d'un roman, et mon dieu, assez étoffé...

La fin d'un séjour colonial, des voyages, des aventures, la Palestine, la guerre...Le Cochon Bleu, cet alter ego farouchement épris de sincérité ... enfin la Robe Bleue, dernier chapitre...En attendant le suivant.

J'avais promis de rejoindre la colonne cette semaine mais je suis encore trop las. Je traîne une dysenterie qui, au régime de singe et des biscuits, ne peut en finir. Par ailleurs, je sais qu'il n'y a pas grand-chose à faire à la colonne, (il règne sur le front un calme étonnant) Et puis... je suis totalement bien ici, seul avec mes souvenirs, échappant provisoirement à cette vie en commun que j'exècre...

J'écris à **Tramon** pour m'excuser de cette impression de calme bien-être que, dans mon isolement et ma fatigue physique, j'ai réussi à créer autour de moi. Mon bon maître m'en fournit, avec sa Jument verte, le début et l'esprit :

« Le Cochon Bleu a été pris de coliques au début de la semaine. C'est un animal aux tripes généralement saines et robustes et sur lesquelles les plus âpres Boutonnades étaient jusqu'alors demeurées sans prise. Peu habitué à la maladie, il n'en est que plus atteint dans son moral et sa dignité. Grognon et las il ne quitte guère son trou que pour un autre (et tu sais bien lequel) ».

Cela a commencé par une (...) profuse qui le débarrassa de pas mal de bile mais épuisé, à la réflexion sa réserve de bonne humeur. Je me demande si cet état pathologique ne lui vient pas d'avoir consommé du curé ou du colonel avec exagération. Ce sont là certes, de bonnes choses, mais tu sais comme moi qu'il convient de n'en point abuser. Heureusement, *abusus non tollit usum*.

Ceci t'explique que je ne vienne pas te voir aujourd'hui. Je t'assure que j'en suis désolé.

Je poursuis à Bir Hakeim une cure de solitude qui me fait le plus grand bien. Ces longues journées vides et calmes seraient parfaites si elles pouvaient aboutir à quelques-unes de ces bonnes soirées au cours desquelles, entre **Mabille** et toi, je puis me laisser aller à la sincérité vraie. J'évolue depuis mardi dans un milieu qui est un tableau d'où l'on aurait enlevé tout ce qui choquait. Il ne reste plus qu'un fond de décor très flou et très reposant ».



24 mai

J'ai rejoint la colonne hier. A part quelques échanges d'artillerie, le secteur est calme. Nous avons passé la nuit en « leager » c'est-à-dire en carré étroit dans le désert, assez loin de nos positions de jour que l'ennemi connaît, et où, à la faveur de l'obscurité, il pourrait nous surprendre.

Notre carré de camions, voitures diverses, canons, ne manque pas d'allure sous le clair de lune...mais je pense que les leagers des vieux Boers, avec leurs chariots, les bœufs, les vivres, les femmes, les gosses, autour d'un feu central, devaient avoir une autre gueule.

Aujourd'hui est le dimanche de Pentecôte. Quelles fêtes, quelles joyeuses réunions ne me fait-il pas évoquer ! Pentecôte, c'est l'ouverture officielle de l'été, les premières robes blanches, le panama de l'oncle Ulysse, les gueuletons de la campagne, les grosses joues des filles nues dans leur sueur...la cousine, plus fraîche, plus fine, qui vient de la ville...les robes claires dans le champ de luzerne, les milliers de petites fleurs mauves que l'on nomme « pentecôtes »...et aujourd'hui :le désert, le canon, la guerre...

27 Mai

L'attaque ennemie –tant désirée- est enfin déclenchée. Notre colonne s'est repliée dans la nuit en combattant pour retarder l'avance italo-boche. On tirait, à l'aube, aux « portes » de Bir hacheim.

9 heures – Cependant que le gros de la colonne ennemie nous contourne par le sud où le canon tonne sans arrêt, 70 à 80 chars nous attaquent. Nos canons pètent de tous les bords. Le vacarme est intense. L'horizon se couvre de camions, de chars...Et des colonnes de fumée montent du tas ennemi pour marquer l'arrivée de nos 75. J'enregistre avec satisfaction de magnifiques coups au but.

Notre encerclement est chose prévue, paraît-il. Cela fait partie du plan d'ensemble. Nous devons résister coûte que coûte (on a demandé 10 jours) pendant que les blindées boches seront attirées plus au nord et à l'est pour y subir la grande bataille. On nous parle d'un nouvel antichar britannique qui doit faire merveille.

9h30 – Sans arrêt nos bataillons tirent de toutes leurs pièces. Le mien n'est pas directement engagé et je n'ai rien d'autre à faire que d'attendre les clients. Je m'efforce de rester très calme. C'est que...cette fois, c'est le grand baroud ! Ne prêtons pas trop l'oreille à ce bruit terriblement énervant du canon...Pour l'étouffer, je fais tourner mon phono. Je convie **Mayolle** à cette « matinée musicale » parce que je trouve qu'il s'agit trop : il est le jeune chien de chasse tout fou qui sent le gibier pour la première fois. Mais c'est une bête de race...La musique n'arrive pas à neutraliser le grondement brutal des machines de guerre. Elle ne peut être qu'une surimpression délicate sur le fond colossal de l'artillerie

12h30 - Les Italiens qui nous attaquaient (une division blindée dit-on) foutent le camp en déroute.



13h25 – Des véhicules ennemis s’approchent un peu trop près de la Compagnie de C... Ils sont reçus au 75. Un camion reste sur le carreau. On voit des points noirs qui en sortent, courent, s’aplatissent. Les autres fuient.

13 h 50 –Nouvelles diverses : Toupie, ma chienne, vient de se faire couvrir par le sloughi du général. Elle a l’air bien contente.

15h – Calme. Toupie dort.

On nous communique le résultat des courses. Ce matin, nous avons démoli :

35 chars

7 automitrailleuses

39 véhicules divers

Nous avons pris 29 autres véhicules et fait 209 prisonniers. Qu’en pensent les macaronis ?

Un lieutenant italien prisonnier et blessé vient se faire soigner chez moi. Pas brillant. Son bout de doigt l’inquiète beaucoup et il ne cesse de répéter sur un ton lamentable : « *amputazione ?...amputazione ?...* » Je crois qu’un Français ferait moins d’histoire pour le bras entier. Le macaroni (sans gratin) prend les devants avec un rictus qu’il veut engageant :

« *Francès ?...Francès ? Ah-gentile Francès*

- *Ca va hé ! Je veux bien te faire un pansement, mais ferme ta gueule.*
Par contre, trois jeunes boches (si jeunes...de beaux enfants !) ont une tenue très digne. L’un deux interrogé en allemand refuse de répondre et comme on lui demande :
- *-Tu n’as donc rien appris ?*
- *Si, répond-t-il, on m’a appris qu’il ne fallait pas trahir.*

28 Mai.

Nuit et journée assez calmes. Quelques avions nous bombent. Notre D.C.A est très active.

22 heures – Grosse bataille au nord de Bir Hacheim. Combat de chars à en juger le roulement ininterrompu du canon. Je prends le quart jusqu’à minuit. Pleine lune. Incendies au loi, Bourdonnements d’avions. Eclairs de canons. Les « halte-là » des sentinelles et les reflets de la lune sur la baïonnette. Une mitrailleuse se réveille et se tait aussitôt. Un chien aboie. J’ai sommeil.

29 Mai.

L’ennemi recule. Plusieurs éléments sortent de Bir Hacheim pour l’attaquer. La Compagnie de **Tramon** est assez sérieusement ajustée par des 105 boches. Peu de dégâts.



30 Mai.

Journée à peu près calme. Nous recueillons un bataillon d'Hindous que les Italiens avaient fait prisonniers puis abandonnés. Ils crèvent de soif. Bien qu'on leur ait donné pas mal d'eau, ils se jettent encore sur nos réserves et vont jusqu'à boire l'eau des radiateurs. « *En douce* » dit **Mayolle**, « *ça fait 600 bouches de plus à nourrir* ».

31 Mai

Nous avons été bombardés trois fois. Dans la nuit, un convoi a apporté du ravitaillement et du courrier ; J'ai un télégramme de Renée. Quelle bonne surprise ! Je le serre sur mon cœur comme un message d'encouragement me parvenant à un moment difficile.

1^{er} Juin.

Sale journée. Cela a commencé à 10 heures par une arrivée massive de Stukas. Je n'en avais jamais tant vu à la fois. J'étais chez **Tramon** et nous avons juste eu le temps de nous enfourner dans son trou. Une « 500 kilos » nous a manqué de sept pas (je les ai comptés). Sitôt l'alerte passée, je me précipite au poste de secours : je le trouve démolé. Une grosse bombe est tombée à trois mètres de l'abri. Une de mes ambulances a été volatilisée. Le curé est enseveli et appelle au secours... »*Bon signe, s'il gueule* », fais-je remarquer, « *ça prouve qu'il n'est pas mort* ». On le dégage et on le retire indemne. Plusieurs camions flambent et des munitions sautent qui nous arrosent pendant un bon moment. Il a eu au bataillon un mort et une dizaine de blessés, c'est encore peu...

Le reste de la journée est à l'avenant mais mon coin n'est plus aussi directement atteint.

2 Juin.

Monsieur **Rommel** ne doute de rien. Il nous a envoyé deux messagers italiens pour nous demander de nous rendre « *sous peine d'extermination* ». Rien que ça.

Hautefeuille qui a assisté à la réception de ces messieurs me raconte : - « *Je verrai toujours le grand Koenig, un peu penché en avant, grimaçant plus que jamais, appuyé sur sa canne, se dandinant, leur répondre : « Eh bien non...non. Vous remercieriez beaucoup votre général, mais...Je ne me rends pas...Alors un des italiens a conclu : vous êtes de grands soldats* ».

Vent de sable chaud toute la journée. Ce soir, duel d'artillerie. En somme, comme me dit Faure, pour des exterminés, nous ne nous portons pas trop mal ! Est-ce un coup de bluff de boches ? Je ne crois pas. Ce ne sont pas des gens à jeter des paroles vaines. Je ne pense pas qu'ils aient cru un instant que nous puissions nous rendre (...ou alors ils sont bien lourdauds !).



Ils ont tout de même essayé le truc, on ne sait jamais ! Ce qu'il y a c'est que nous les gênons beaucoup. Et puis, ils voudraient bien les avoir vivants ces Gaullistes : mais ça, il ne faut pas qu'ils y comptent pour leur propagande !

Non, non, non, Monsieur Rommel,

Des milliers de héros ont mis en Bir Hacheim

Des noms comme Bordeaux, Paris, Château-Yquem

Des noms comme Rouen, Lille, Dijon, Nancy

Des noms français, Messieurs, la France c'est ici !

Des milliers de héros, des milliers de Français,

Des gens pour qui mourir ne serait pas assez

Mais qui veulent, avant, montrer à l'ennemi

La force qu'en leurs bras leurs pères avaient mis

Et pour qu'en Bir Hakeim leur honneur ne se perde

Rommel crie « Rendez-vous ! »

...et Koenig répond « Merde ! »

Six visites de stukas aujourd'hui. Il n'y a pas à dire, c'est beau...mais ça reste du type terrifiant. Nouvel ultimatum de Rommel (il exagère !). Artillerie et aviation se sont acharnées sur nous. Bombes, Obus, explosions, poussières. La terre tremble, le ciel bourdonne, l'horizon fume. Nous avons aujourd'hui subi l'assaut de trois ou quatre cents bombardiers en piqué : sur une surface grossièrement circulaire d'environ quatre kilomètres de diamètre. A peu près celle de Blaye, ma petite ville natale. Je me demande ce qu'elle serait devenue là-dessous.

Guerre totale. L'air est porteur de centaines de tonnes d'acier qui sifflent, mugissent, vrombissent. Les 75 miaulent, les 47 pètent comme du bois vert, les 88 font Ploc ! En fusant, les 210 imitent une locomotive poussive. Les Stukas font naître en nous une admiration involontaire. On les voit qui s'avancent, calmes, parmi les obus traceurs de la D.C.A. –« *Ils piquent sur nous !* »crie-t-on à mes côtés. Surpris avec **Faure** hors de son abri, je m'aplatis au sol. Nous ne pouvons nous empêcher de regarder en l'air. –« *En plein sur nous, les vaches* », marmonne **Faure** d'une voix rauque. Soudain l'un deux, peut-être celui qui nous destinait ses crottes, est touché en plein avant avoir d'avoir pu rien lâcher. Explosion formidable à 400 mètres au-dessus de nos têtes. Ça fait une boule de fumée noire d'où surgit un serpent de feu. Des petits morceaux d'avion tombent doucement en se balançant comme des feuilles mortes. Le cadavre carbonisé du pilote vient choir non loin de nous...celui-là ne fera plus de mal à personne.



...Ce sont des journées dures, évidemment, très dures... Mais ce n'est encore pas comme ça qu'ils nous auront ni qu'ils entameront notre oral. Seulement la fatigue physique augmente chaque jour ? On mange peu et mal, on ne dort presque pas. Mais les nerfs sont solides. **Mayolle** (il n'a que 21 ans) est parfois déprimé, nerveux, mais il lutte courageusement : il s'y fera.



Ce matin, ce bon sergent **Naud** me disait, la face hilare : « *Hein, mon Capitaine : Beau baroud ! Ils en veulent, les vaches !...mais l'plus fort, c'est qu'on les aura !* »

« *Tiens* » que je lui réponds, *bien sûr qu'on les aura !* »

Et hier soir lorsque nous enterrions ce brave adjudant Dupin tué à son poste par un obus boche, les quelques-uns que nous étions ont durci les mâchoires, et les paroles du Commandant, jetées sur l'humble croix de bois, étaient des paroles qui sortaient de nos cœurs ' « *Adieu Dupin. Ta mort glorieuse ne sera pas vaine. Tu restes avec nous, tu seras vengé.* »

Le vieux **Canonne**, héros de Verdun, un dur de la meilleure trempe, chasseur d'éléphants, volontaire de cinquante ans, pleurait.

5 Juin.

Même musique qu'hier. Encore un Ultimatum de Rommel. Cela devient du bavardage. On dit que la 8^{ème} Armée doit attaquer sur toute la ligne. On dit ça...on dit tant de choses ! **Mayolle** me demande « *Vous y croyez encore, vous, aux Anglais ...* » *Mon Dieu, moi, je ne demande qu'à y croire !* »

6 Juin.

Rien de bien nouveau. Ça continue. Dans l'ensemble la situation est assez bonne. Nous avons reçu un message Anglais « *Très bon travail. Félicitations sincères. Tenez bon. Tout ira bien* ».

En attendant que tout aille bien, l'artillerie nous pilonne sans arrêt. Nous sommes totalement encerclés et le cercle se resserre.



L'ennemi, après avoir tâté notre position de tous les côtés semble vouloir insister particulièrement sur mon bataillon, surtout sur la compagnie de **Tramon**, un « sale coin » où le terrain le favorise.

Les stukas sont venus six ou sept fois... Je ne sais plus. Ils s'y mettent à 50 ou 60 chaque fois...et boum, badaboum, boum !

Qu'est- ce qu'ils font les Anglais ?

7 Juin.

Pas trop mauvaise journée. Il a pourtant plu des bombes et des obus comme hier....mais je dois m'y habituer.

8 juin.

Réveil dès 4 heures du matin par l'artillerie. A 7h 30 soixante bombardiers piquent sur nous en même temps que l'artillerie lourde nous pilonne et que les chars nous attaquent sur la compagnie de **Tramon** tout prêt de mon poste de secours qui s'avère très exposé. Vers 9h 30 la R.A.F calme un peu les chars boches mais pas l'artillerie. Cependant nos 75 ripostent avec un entrain admirable.

Hier soir, autre message Anglais : « *Nous les avons...* » Hum !...pas tous, à ce que j'entends siffler à mes oreilles. Ce gentleman serait-il un humoriste ?

15 heures – pas moyen d'avoir une minute tranquille depuis ce matin. Encore et toujours de s Stukas. Mon poste est terriblement « encadré » par des 210. Comment peut-il tomber autant d'obus à côté et pas un seul dedans ?ça finira bien par arriver : ça semble absolument inévitable.

Chez **Tramon**, ça cogne dur. Il doit y avoir des blessés mais nous n'avons plus de liaison avec lui et je n'ai pas le droit d'y aller avant la nuit. Pauvre Oui-Oui...

18 h. **Tramon**, blessé, réussit à venir jusque chez moi. Il m'apprend que **Dargent et Frionnet** ont été tués. Plus de cent à la fois, maintenant ! **Joseph** ne manque pas de les compter quand ils arrivent, et comme leur nombre s'élève sans cesse, il commence à connaître de sérieuses difficultés arithmétiques.

Il y a un an, nous entrions en Syrie...C'était tout de même moins dur que de sortir d'ici !

9 Juin.

Bombardés hier soir jusqu'à la nuit, coupés en plusieurs endroits (les lignes téléphoniques sont hachées et les agents de liaison ne reviennent jamais...) nous avons travaillé jusqu'à trois heures du matin à ramasser et soigner les blessés. Deux heures de sommeil recroquevillé et l'aube nous ramène à la réalité avec les premiers obus. De quoi aujourd'hui sera-t-il fait ?



8 h 30. – La journée s'annonce comme une excursion aux enfers. Balles, obus, bombes...C'est inimaginable. Il y a des moments où l'on envie les morts qui se reposent. Entre deux blessés, je reste dans mon abri (Je lui fais confiance depuis que deux 47 ont éclaté au-dessus sans le démolir...mais il y a aussi les 105, les 155 et les 210...) Là, je fume pipes sur pipes, je chasse les mouches, je lis, j'écris...

10 Juin.

Le mot enfer n'est pas trop fort. La situation est grave. On nous demande de tenir jusqu'au bout : où est ce bout ? Va-t-on subir cette extermination promise par Rommel ? Pour moi, personnellement, ça m'est un peu égal (Je n'ai encore jamais été exterminé, ça me fera des sensations nouvelles !)...mais ça serait dommage...comme dit **Amiel** : - « *ça m'ennuierait parce que j'ai de bien beaux garçons dans mon bataillon !* »...et il y en a déjà pas mais qui ne jouent plus, de ces beaux garçons.

... mais que foutent les Anglais ?

Hier notre groupe sanitaire a été bombardé. Vingt blessés couchés ont été tués d'un coup.

La salle d'opérations et tout le matériel ont été détruits.

Alors on me dit :

« Reprenez tous vos blessés et n'en envoyez plus. Opérez vous-mêmes ».

J'installe une « salle d'opérations » dans un abri où j'ai juste la place pour un brancard et moi-même. Quelle suée que représente une amputation faite dans ce trou sous une grêle d'obus de bombes et de balles !...Quand je me relève, ma tête soulève la toile de tente (l'unique plafond) qu'une balle traverse de temps en temps.

J'ai vu ce matin mon jeune confrère **Bernasse** qui me dit « *Alors mon capitaine, avez-vous encore de l'espoir ?* ». Je lui tape sur l'épaule, je lui offre un whisky, je trouve le moyen de plaisanter et je cite « *L'espoir luit comme un brin de paille dans l'étable* ».



Bernasse



13 heures – Un des plus lourds bombings que nous ayons jamais subi, immédiatement suivi, bien entendu, par le pilonnage d'artillerie et lute la gamme des mitrailleuses aménagées des chars. Décidément, ils s'acharnent, ces gars-là ! Espoir n'est plus qu'un tout petit brin de paille dans le fumier piétiné, saccagé, meurtri.

.....

13 Juin vers Bardia

L'affaire de Bir Hacheim est terminée.

Je suis vivant, pas même blessé...

Etonnement...

Je ne réalise pas très bien comment je peux me trouver ici, étendu à plat sous une bonne couverture ; que ce bon **Bechtel** qui n'était pas avec nous, me verse du whisky entre les lèvres avec des précautions de mère ; qu'il n'y a dans l'air vif de la mer tout proche aucun grondement de canon, aucun sifflement de balle...

Joie de vivre, paresse soudaine, fatigue brusquement ressentie après la chute brusque de la tension nerveuse.

Egoïsme féroce qui ne laisse pas encore place au souvenir des copains disparus. **Bechtel** m'interroge...*Les copains ?... oui, beaucoup de tués... Frionnet...Dargent...Calomme, Martin, Vellard...Dupin, de Bricourd, Broche...Et tant d'autres...Tramon ?...oui : blessé, mais sauvé...Mayolle, le curé ?sais pas*

.....

La fin de cette après-midi du 10 juin fut terrible. Sous un bombardement plus violent que jamais, j'opérais, je pensais, j'amputais. Je ne perdis jamais mon calme mais peu à peu je me sentais envahir par un sentiment redoutable : nous allions perdre la partie. Jusque-là, les vagues terrifiantes des Stukas qui venaient de l'aube à la nuit, par centaines, déverser sur nous des centaines de bombes, n'avaient réussi à entamer notre moral.

Ni non plus, les ultimatums de Rommel pris à la rigolade, à la façon qu'avait Guignol de prendre les avertissements de Pandore.

La fin, alors même que du gros du reste du front, les évènements de Bir Hakeim avaient perdu de sa grosse importance stratégique, cela devenait du baroud d'honneur d- du moins était-ce l'impression de beaucoup d'entre nous –et c'est peut-être là qu'une armée puise, dans la haine de l'adversaire, le plus de force, le plus d'énergie, le plus de courage.

Et pourtant, on sentait bien que cela ne pouvait durer beaucoup plus longtemps...

Alors, se faire massacrer ? Inutile... se rendre, être prisonniers ? Impossible, il restait une solution... : la fuite, se frayer un chemin manu militari, à travers le cercle ennemi.



Avant même de connaître les ordres, j'exposai ce point de vue au **Père Michel**. Il hocha la tête et dit « *Ben mon vieux, s'il faut en arriver là, on se compta à la sortie...* »

Et c'est bien d'une évasion qu'il s'agit...Nous sommes encerclés de près. Pas un point de l'horizon où ne veillent, menaçantes, les taches sombres et ramassées des chars boches. L'infanterie ennemie sous leur protection, commence à s'infiltrer dans nos champs de mines ...et il faut s'en aller, à bout de munitions, de vivres et de matériel, nous avons tenu quinze jours alors qu'on nous en avait demandé dix. Le boche s'est acharné sur nous, et il n'a pas eu raison.

O notre pauvre petite artillerie sublime de courage, tirant ses ultimes 75 sous l'averse des 105, 155, des 210...

O notre héroïque D.C.A, brûlant ses dernières onces de poudre sans rabaisser un instant la gueule de ses canons sous la charge impitoyable des Stukas !

Cent bombardiers piquent à mort, d'invisibles batteries pilonnent Bir Hacheim dans une rage aveugle...Les chars s'avancent, le fantassin rampe chez nous et nous n'avons plus rien pour nous défendre.

L'ordre de départ me parvient à 19 h 30 comme j'achève d'amputer la jambe de ce brave **Koudoukou** ; cette nuit, on part, armes en mains et sans bagages.

Je détruis mes affaires : ils ne trouveront rien à utiliser : médicaments, pansements, papiers, linge, tenues, phono, disques. Bientôt toutes ces choses amies, sont éparpillées, brisées, lacérées, percées de balles. Je ne conserve ma sacoche qu'avec ces quelques notes intimes, deux ou trois lettres, des photos.

Tout à coup l'aumônier m'interpelle :

- *Ohé docteur !*
- *Quoi donc ?*
- *Dites-moi, il me reste du vin de messe, on ne va pas leur laisser...*
- *Foutre non ! Envoyez ça !*

Et à trois, **Mayolle**, le Père et moi, nous liquidons le litron de vin doux, le curé à qui revient le fond de la bouteille, la repose vide à terre et murmure avec une sorte d'émotion :

Nom d'une pipe, je ne l'avais jamais trouvé aussi bon !

Et puis c'est la sortie en force à travers le champ de mines, sous le feu des mitrailleuses et des canons ennemis. Indescriptible nuit ! Nos « gardiens », surpris par tant d'audace ne comprennent pas tout de suite ...puis leur réaction est terrible. Des centaines de balles éclairantes zèbrent la nuit opaque. Des milliers d'autres sifflent autour de moi, invisible et meurtrier réseau dont les mailles se resserrent de plus en plus. J'ai laissé ma sanitaire à l'entrée du champ de mines pour aller, à pieds, reconnaître le passage. Je arche vite, ployé en avant. Des hommes courent. Les fusées éclairantes jaillissent, qui nous révèlent. On fonce, on fonce... On ne s'occupe plus des balles. Des hommes tombent comme des quilles autour de moi. Je cours...je tombe. Douleur à la cheville. Du sang ? Non,



ce n'est qu'une foulure...Je me relève, je cours... Scènes affreuses : les blessés qu'on doit abandonner. Oh ces cris... s'occuper d'eux, c'est se suicider. Je n'ai pas le droit. Il faut que je rejoigne mon ambulance qui est à deux ou trois cent mètres. Deux ou trois cent mètres sous une pluie d'acier. Une pluie horizontale qui fauche, fauche autour de moi. Je cours. Des blessés m'implorent. L'un deux à qui je donne mon dernier paquet de pansements me dit : *»Merci mon Capitaine et adieu...Bonne chance...Tenez, prenez mon pétard... c'est un boche, il est au poil «*. ...Pauvre type.

J'ai rejoint ma voiture où mes deux blessés, couchés dont j'ai la garde, gémissent. L'un deux, mon ami **Bayrou** ne réalise pas très bien ce qui se passe et me demande *« Dis donc, qu'est-ce qu'on fout ? On dirait qu'on nous tire dessus ! «* ...Tu parles...Je le rassure : - *« T'en fais pas, c'est rien, on passera »*.

Je prends le volant et je fonce dans la nuit. Les balles sifflent plus que jamais. Beaucoup traversent la voiture. Des obus explosent près de nous. Il me semble voir un char à moins de cent mètres. Les fusées nous éclairent comme en plein jour.

Un camion brûle et jette une nappe rougeoyante. Symphonie extraordinaire de couleurs ... Je fonce, je fonce...Je fais plus de cinquante mètres dans le champ de mines sans sauter : miracle. Un obus éclairant de 20 vient exploser sur le montant de mon pare-brise. J'accélère...Ma bagnole cahote terriblement (mes deux roues droites doivent être crevées). Je passe au-dessus d'un boyau dans lequel des hommes affolés s'enfuient...cahot terrible... et mes pauvres blessés gémissent, derrière...

Brusquement, un grand choc : un obus, une lueur éblouissante, un brenn-carrier bloqué pile devant moi... Cette fois c'est foutu pour la sanitaire. Le moteur est arraché, ça sent le roussi... En vitesse je sors mes deux blessés et les charge sur le brenn de **Schloenberger** qui passe juste à point. Je monte également sur le brenn et cinq cent mètres plus loin, il est immobilisé à son tour, crevé en dessous par un perforant (à cinq centimètres des fesses de Bayrou !)... Une voiture providentielle recueille Bayrou, je charge l'autre sur un camion...Ouf, mes deux blessés sont sauvés...enfin seul !



Je pars à pieds. Je rencontre **Hautefeuille**, toujours flegmatique, boussole en mains. Je marche avec lui. Les balles deviennent plus rares. Les obus tombent plus loin.Ca va, on est sorti.



Comme l'aube terne se dessine à travers un brouillard favorable, je suis cramponné sur le marche-pied d'un camion qui roule, hors de portée de l'ennemi...

17 Juin

Et maintenant, je suis las, à plat. Ma dysenterie s'est aggravée. Je suis crevé.

Crevé, mais en vie.

On y tient, tout de même, à cette peau... et il est bien agréable d'avoir une dysenterie à Daba, le 17 juin !

Avant d'aller plus loin dans la lecture de mon Journal, je veux inclure ici des extraits d'un article paru dans un journal allemand, le Berliner Illustrierte Zeitung (N° 31, pages 441-442) sous la signature du correspondant de guerre Lutz Koch.

C'est Bir Hacheim vu par les Allemands.

« ROUTE LIBRE VERS L'EGYPTE »

- Avec Rommel pendant son avance victorieuse -

« Bir Hacheim est devenu, depuis l'avance des Anglais en novembre 1941, le bastion sud de la ligne de résistance qui part de Tobruck. Ce n'est plus comme dans le temps, un petit point fortifié que l'on pouvait prendre par coup de main par une nuit sombre, mais c'est maintenant une grande place fortifiée s'étendant sur une vaste circonférence de la hauteur dominante avec son vieux rempart et son puits qui ne donne plus une goutte d'eau et autour de laquelle s'étirent, sur des kilomètres à la ronde, des barbelés, des champs de mines, des tranchées et des petites positions fortifiées.

Bir Hacheim est devenu mur pour l'assaut final. Lorsqu'apparaît le matin du 11 juin et que les premières lignes d'assaut se lèvent chez nous on n'entend plus aucun coup de fusil de l'autre côté.

L'ennemi a abandonné le jeu. Ce qui n'a pas été tué ou capturé pendant une tentative de décrochage de minuit vers le sud se rend maintenant sans combattre davantage. Bir Hacheim est maintenant à nous »...

Petite exagération Monsieur **Lutz Koch** : « ...Ce qui n'a pas été tué ou capturé... » Et Moi ? et les copains ?...Et les 2800 Français qui s'en sont tirés dans ce que vous voulez minimiser sous le nom de « tentative de décrochage » ?... Soixante-dix pour cent de notre effectif vous a échappé, cette nuit-là, voilà où est votre gros échec !

Et je suppose que, ce matin, du 11 juin, cet excellent Monsieur Rommel, plus nerveux que jamais, a dû passer un sacré savon au **colonel Hacker** !

Et pour en terminer avec cette aventure, voici le point de vue anglais :

Un capitain, apprenant d'où je viens me dit :



- « Ach, vous étiez dans Bir hakim !!! ...Félicitations. Très beau travail ! Magnifique travail !...Yes : I know : I was tous les jours, tous les jours, quatre, cinq fois par jour, on voyait passer les Stukas. Et Bir Hakeim, c'était un tout petit rond comme ça, et tout tombait toujours dans le rond ! C'était formidable ! Oh, félicitations, good fellow !...Have a drink ?... yes, toujours dans le petit rond, formidable !!! »

Fin 1942, le méd. cne Guenon découvre son ambulance détruite sur les lieux du combat à Bir Hakeim

